

DE L'EXODE RURAL A
L'ÉQUILIBRE ÉCONOMIQUE PAR L'INDUSTRIE
UN EXEMPLE SUISSE : LE VALAIS


par

MAURICE ZERMATTEN

Écrivain

Professeur à l'École Polytechnique fédérale à Zurich

PB
1119



CHAMBRE DE COMMERCE SUISSE EN FRANCE - PARIS



58/16321

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010206580

Conférence prononcée par Monsieur Maurice Zermatten,
Ecrivain, Professeur à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich,
devant les membres de la Chambre de commerce suisse en France,

le 28 mars 1958

Traversant le Valais, en 1778, le grand Goethe écrivait à Madame de Stein que cette vallée souverainement belle lui inspirait de bonnes et joyeuses pensées. Que ne puis-je trouver un tel élan pour vous entretenir un instant de mon petit pays! Il est vrai que mon propos ne vise qu'à vous faire part d'une expérience bien modeste, néanmoins, semble-t-il, intéressante, qui y est tentée: la fixation de populations rurales par la création de petites et moyennes industries. Rien là de très exaltant et néanmoins il est possible que cette expérience puisse avoir quelque vertu d'exemple. Si l'exposé que j'ai l'honneur de vous présenter pouvait servir d'amorce à d'autres tentatives utiles, peut-être n'aurais-je pas abusé tout à fait de votre patience.

Le mal est que je ne suis point un économiste. Je vous apporte un simple témoignage, une "Chose vue", dirait le Père Hugo. Le romancier, si obscur soit-il, s'efforce de comprendre son temps, d'en donner une image valable. Les transformations qui bouleversent l'existence d'un petit peuple ne peuvent pas ne pas frapper, si limitées qu'elles se trouvent dans l'espace.

Mon premier soin consistera à vous présenter ce coin de montagne, bien étroit à l'échelle de la planète, et probablement inconnu de la plupart d'entre vous. J'en évoquerai sommairement la géographie et l'histoire. Etudiant ensuite les conditions de vie des habitants, nous aurons à voir que le moyen-âge s'y est prolongé, en somme, jusqu'à l'entrée de ce siècle, et que les montagnards dont Rousseau enviait la simplicité des mœurs sont passés, en quelques années, de l'ordre médiéval aux surprises de l'ère du machinisme. La même paysanne lavait, hier, son linge à la fontaine du village - ou au ruisseau. Aujourd'hui, elle a sa machine à laver. Elle n'aura pas connu la chambre à lessive. Une si brusque évolution ne pouvait aller sans rupture. Nous avons pu craindre, un instant, la désaffection complète de régions pauvres, où la vie, brusquement, par comparaison, semblait inacceptable. C'est alors que l'expérience dont j'ai à vous parler est intervenue et c'est aujourd'hui même qu'elle commence à déployer vraiment ses effets. Ce sera le thème principal de ces propos.

J'ajoute que cette expérience a retenu l'attention, déjà, de quelques économistes suisses et belges. Plusieurs études lui furent consacrées. J'ai puisé dans de nombreux rapports, articles, conférences, livres, les chiffres qu'au passage je serai bien forcé de vous infliger.

.....

I. Géographie et Histoire

Goethe a bien raison, parlant du Valais, de le définir comme étant une vallée. Son nom, du reste, l'indique, que les Romains lui donnèrent à l'aube de notre ère. C'est dire par là même que le Valais est la vallée par excellence, le haut chenal du Rhône qui, sur 160 km, de la Furka au Lac Léman, creuse son sillon entre de hautes parois de montagnes.

Cette vallée a un fond plat: une bande de plaine dont la largeur ne dépasse jamais les 5 km. Jusqu'au néolithique, ce couloir fut labouré par les glaces. On sait que le glacier du Rhône, en sa période de plus grande extension, descendait jusqu'à Lyon. Le retrait glaciaire abandonna la plaine au fleuve liquide. Il y erra librement, y déversa ses alluvions pendant des millénaires. Jusque vers 1860, la plaine n'était qu'un marécage insalubre que les hommes fuyaient.

Les hommes vivaient sur les coteaux et dans les clairières des montagnes. Deux chaînes de montagnes, en effet, bordent le cours du fleuve: les Alpes valaisannes au sud, les Alpes bernoises au nord. Hautes ramures qui se rejoignent à ce noeud central qu'est le Gothard. Bourgeonnement éperdu d'arêtes, de pics, de cimes dont une cinquantaine dépassent les quatre mille mètres d'altitude. Vu d'avion, le Valais n'est guère qu'une forêt pétrée, un hérissément de rocs, un grand jeu de vagues tumultueuses, figées dans leurs plissements marins, crêtées d'écume: la neige et les glaces.

Sur le sillon central s'ouvrent des dizaines de sillons latéraux. 21 torrents ou rivières descendent au fleuve, du nord ou du sud, creusant dans les montagnes du sud des vallées qui ont jusqu'à 50 km de longueur; sciant le calcaire du nord en taille presque verticale. Ainsi, sur la rive droite, entre les rivières, s'étalent des coteaux très ensoleillés, qui montent de palier en palier jusqu'aux forêts. Parce que le Valais est un pays chaud, l'été, ces coteaux appellent la vigne, l'aman-dier, le figuier; les cigales y chantent dès le mois de juin, nous rappelant que nous voici dans une avant-Provence; et Rilke, à son égard, évoquait aussi l'Espagne. Quant aux vallées du sud, elles dérobent d'abord leur beauté sauvage derrière des gorges assez effrayantes, des couloirs, des à-pics rocheux et parfois c'est à peine si un chemin peut se glisser d'un couloir à l'autre qui conduit l'homme dans les hautes solitudes.

Là, nous abordons un pays vraiment fermé, hors du monde, et ses premiers habitants furent peut-être des peuplades traquées par les vastes migrations asiatiques qui cherchaient ici un refuge comme la bête cherche une tanière. Mais c'est le Valais tout entier qui est un pays fermé. A l'entrée ouest, une gorge où le Rhône se fraie de justesse un passage et quand on établira la ligne de chemin de fer, il faudra la faire passer en tunnel. Porte verrouillée, donc. A l'est, la vallée se relève si haut que les passages sont à plus de deux mille mètres d'altitude. Les cols sont des fenêtres, plus que des portes. Trois sont célèbres: le Saint-Bernard, le Simplon, la Furka.

Mais c'est tout de même cela aussi, le Valais: un couloir alpin qui fait communiquer le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest; la Germanie, si l'on veut, et les terres italiennes, mais aussi la France et Milan, Venise et Constantinople. L'Express qui passe en trombe dans nos petites gares porte sur panneaux indicatifs des noms prestigieux: Calais, Paris, Milan, Belgrade... Ce caractère de trait d'union aura valu au Valais l'essentiel de son histoire.

C'est parce qu'ils ont besoin des passages alpins que les Romains du temps d'Auguste conquièrent un Valais habité par des Celtes depuis le néolithique. Après les Romains, les Burgondes dont le caractère débonnaire permet aux Celtes romanisés de garder leur langage roman alors que la pointe de l'invasion alémane vient mourir dans l'est de la vallée du Rhône. On parle allemand au-delà de Sierre. Christianisé dès la fin du IV^e siècle, le Valais ne tarde pas à devenir temporellement aussi terre des évêques de Sion qui eux, dépendent de l'Empire. Mais l'Empire germanique est trop éloigné pour exercer une influence réelle dans ces montagnes. De petites communautés se forment dans les vallées, s'allient les unes aux autres, défendent leurs droits. Dès le XIII^e siècle, on peut parler ici de démocratie. Parallèlement à la confédération des cantons suisses, une fédération de communes libres se développe dans ces montagnes, comme si la montagne elle-même, de par sa configuration topographique appelait des formules politiques originales qui respectent les particularités de chaque coin de terre. La Révolution française défit l'ordre séculaire. Dès 1802, le Valais constitue une République indépendante, protégée par Bonaparte qui a besoin du Simplon pour relier la France à la République cisalpine. Il en a tellement besoin, de ce Valais, qu'il finit par l'annexer: c'est le Département du Simplon. A la chute de l'Empire, le Valais entra enfin dans la Confédération helvétique.

Telle est la terre, telle est l'histoire. Quels sont les gens? Sur une superficie de 5235 km², le Valais nourrit aujourd'hui 170.000 habitants. Faible densité de population, on le voit, mais il faut savoir que les 55% seulement de l'aire totale sont productifs. Le reste est voué à la roche, aux glaciers, aux lapiers, aux landes trop sèches. Et sur ces 2925 km² dits productifs, il y a 1679 km² de pâturages de très faible rapport, 826 km² de forêt malaisément exploitable. Pays très pauvre; en définitive, pays où l'homme n'a pu se maintenir que par une lutte constante et rude.

Lutte contre la pauvreté, mais aussi contre la sécheresse car, derrière l'écran de ses montagnes, ce pays est très sec. Étés chauds, méditerranéens favorables à la vigne, aux arbres fruitiers, à la condition qu'on puisse compenser le manque de précipitations par l'irrigation. Un immense effort séculaire a sillonné les vallées et les coteaux de canaux, appelés bisses, qui amènent du fond des vallées où le glacier livre sa vendange des filets d'eau qui vont sauver les récoltes. Comme on est coupé du monde, il faut se suffire à soi-même. Pas d'industrie, pas de commerce: l'autarcie est complète sauf pour le sel - que l'on cherche du reste éperduement en forant des trous dans les montagnes là où jaillit une source d'eau chaude. La moindre gerbe de seigle, la moindre touffe de foin ont ici une valeur démesurée. On se dispute pour un droit d'eau. L'isolement, d'autre part, renforce les caractères particuliers, enracine les gens à leur sol. Il n'est pas question de partir. Où irait-on? L'homme d'ici est à l'image du cep de sa vigne: profondément enraciné dans le sol maigre, pierreux, avare, qui ne livre ses sèves qu'avec parcimonie. Peut-être n'aime-t-on jamais mieux que ce qui réclame beaucoup de soin.

Ce sol, si limité est, de plus, extrêmement morcelé. Les familles sont nombreuses, comme toutes les familles pauvres, et chacun prend sa part des prés, des champs, des jardins. Nulle loi ne vient limiter cet effritement. Chacun doit vivre de sa terre et il convient de posséder un bout de vigne, quelques champs, quelques jardins, pas plus grands parfois qu'un drap de lit. Un paysan réputé "riche" peut posséder jusqu'à 250 parcelles, représentant trois ou quatre hectares... On passe sa vie sur les chemins. On va de la vigne, à 500 m. d'altitude, à l'alpage, à près de 3000 m. Pas d'argent, presque pas d'argent, du moins pendant des siècles. Mais comme on ne sort guère de chez soi, on ne peut établir de comparaisons avec ce qui se fait ailleurs. Dans la pauvreté, dans la presque misère souvent, est-on vraiment malheureux? Tel est son destin: on l'accepte dans sa rudesse parce que l'on n'imagine pas, le plus souvent, qu'il puisse être différent de ce qu'il est.

Pas d'industrie - ou si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

Pas d'autres chemins que les chemins muletiers pour atteindre les villages de la montagne. Dans ces villages, la roue est inconnue. Si l'on a besoin du médecin (on recourt à lui, du reste, toujours trop tard), on va le chercher avec le mulet, et de nuit, pour ne pas perdre du temps. On vit de pain de seigle que chacun fabrique lui-même au four du village, de fèves, de laitage, de viande séchée et salée, de vin, de choux, de pommes de terre à partir du XIX^e siècle. Il arrive que l'on achète le dimanche une livre de sucre, cent grammes de café. Mais ce sont des remèdes.



L'habillement, chacun y pourvoit de même par ses seules ressources. Les moutons fournissent la laine; on fabrique le drap à domicile. Autour des villages, il y a des chenevières où l'on met le chanvre à rouir. On apporte aux tanneurs de Sion la peau de la vache que l'on a tuée l'automne et le cordonnier en fait des socques et des souliers. Les filles réussissent à acheter en ville quelques colifichets, les jours de foire.

L'habitation est de pierre et de bois. Chacun est un peu maçon, un peu charpentier. On met dix ans, au besoin, pour bâtir un chalet et l'on voit encore aujourd'hui dans le Lötschental tout le village participer bénévolement à l'entreprise de l'un des villageois.

Ainsi, l'argent était presque exclu de cette vie. D'où viendrait-il?

On allait sans lui de la naissance à la mort, étroitement encadré par des traditions immuables, par des coutumes immémoriales; le dimanche, ils se retrouvent tous à l'église; ils se retrouvent tous aux enterrements, aux "manoeuvres", lorsqu'il faut, au printemps, vider le bisse, ouvrir les chemins, nettoyer l'alpage, jeter un pont sur le torrent. Tous ces travaux se font en commun, sans échange de numéraire. Vie communautaire, vie de "consortage" comme ils disent, ce qui n'empêche pas, du reste, les rivalités les plus hargneuses, les haines cousues main. Sur la place, les jours d'élections, il y a parfois des batailles rangées.

Mais vous pensez que je parle du moyen-âge? Non, je parle d'hier, d'avant-hier tout au plus. Il y a quarante ans, nombreux étaient encore les villages qui ignoraient le téléphone, la roue, on l'a dit, l'électricité, le moteur, le magasin, le café, la boulangerie et le médecin.

Il va sans dire que ce tableau n'est pas valable pour les petites cités du bas qui, placées sur la route du Saint-Bernard ou du Simplon, avaient tout de même des contacts avec le monde. Et des petites villes ou bourgs, pendant des siècles, sont partis des contingents de soldats qui s'en allaient servir les princes étrangers, en France, en Espagne, en Hollande ou à Rome. C'était une industrie, celle-là, qui apportait quelque aisance dans les foyers et nous valut les chansons françaises, une architecture citadine imitée de Paris, des modes de cours, un peu de culture, le souci des manières, quelques titres, des décorations. Les soldats de la plaine revenaient aussi avec des plants de vigne que l'on ignorait dans la vallée - et l'expérience des idées. Mais je voudrais surtout limiter mon témoignage à la montagne, plus caractéristique, plus pauvre, plus menacée.



Voilà donc où nous en étions là-haut vers 1920. Pas dans toutes les vallées, à vrai dire, puisque çà et là, à partir de la conquête du Cervin qui date de 1865, l'industrie hôtelière commençait à tirer certains villages alpestres de leur isolement et de leur extrême pauvreté. Mais c'était bien peu de chose encore; à l'échelle cantonale, il n'y avait certainement pas plus d'une personne sur cinq qui vécût d'autres produits que des produits de la terre, avant 1910!

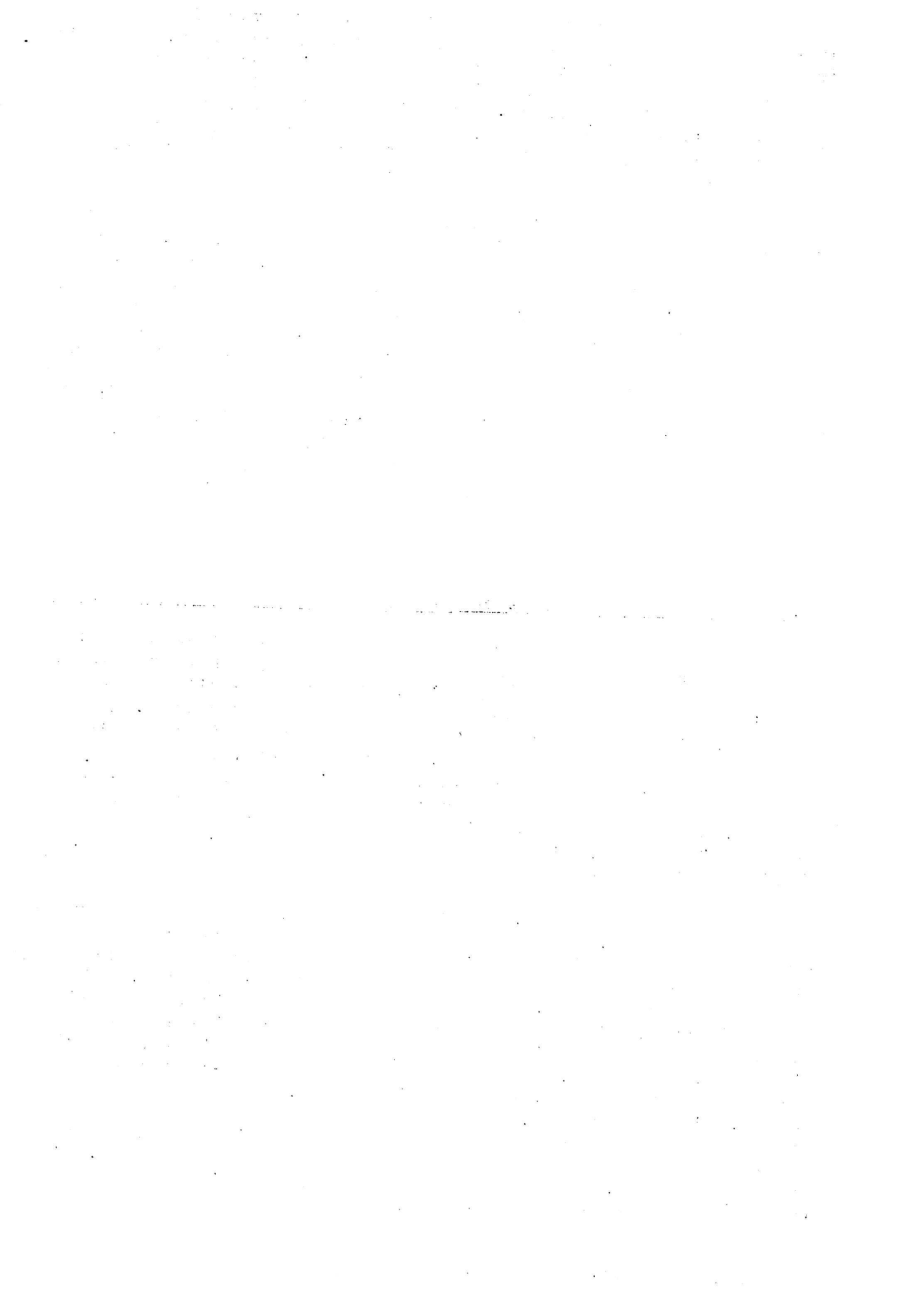
Il est vrai qu'un siècle plus tôt la proportion était bien plus étonnante, puisqu'on a pu établir qu'en 1802, alors que la population du Valais était d'environ 60.000 habitants, 258 personnes étaient occupées dans le commerce, 259 dans les branches de l'alimentation (meuniers, boulangers, bouchers) 186 dans l'hôtellerie, 148 dans l'artisanat, 103 dans les carrières libérales (1). Or, si l'on compte que toutes ces personnes, en fait, possédaient encore champs et vignes, on peut bien affirmer avec Eschasseriaux, chargé d'affaires français en la république du Valais, en 1806, que "l'agriculture est le seul des arts que le Valaisien connaisse et qu'il exerce". Et il ajoute: "Le Valais est peut-être l'endroit de l'Europe le plus renfermé par la nature, et le plus dépourvu de communications qui transportent dans un pays les hommes et les choses". (lettre sur le Valais, 1806).

II. Ouverture des voies de communication - Transformation du pays

Le jour allait pourtant arriver où ces "communications qui transportent dans un pays les hommes et les choses" atteindraient ce pays fermé sur lui-même. C'est une première chance que l'élargissement de la route du Simplon par Napoléon. La deuxième, c'est l'ouverture d'une voie de chemin de fer. L'artisan en fut un ingénieur français, M. de la Vallette. Le train arrive à Sion en 1860, à Brigue une quinzaine d'années plus tard. La troisième chance, c'est le percement du tunnel du Simplon, achevé en 1906. Cette fois, le Valais sortait de son isolement. L'ouverture du Lötschberg, l'élargissement des routes, l'automobile, allaient faire le reste.

Il en résulta, en plaine d'abord, une complète transformation du pays. Cette plaine si longtemps improductive, et dont les marécages étaient même une source permanente d'épidémies, allait se transformer en un merveilleux jardin-fruitier, grâce au diguement du fleuve. Longue, coûteuse entreprise, mais elle apportait au Valais des milliers d'hectares cultivables, et surtout des milliers d'hectares de bonne terre, d'alluvions où l'asperge, la fraise, la tomate, prospéreront au-delà des plus audacieuses espérances. J'ai eu l'avantage, il y a quelques années, d'accompagner M. André Siegfried dans les vergers en fleurs de la plaine du Rhône et il me disait n'avoir vu qu'en Californie des terres aussi riches et aussi bien cultivées. C'est devenu, du reste, une sorte de lieu commun que d'appeler le Valais la Californie de la Suisse.

(1) J.B. Bertrand: Notes sur le commerce en Valais



Cela n'est vrai que pour la plaine du Rhône entre Martigny et Sierre, soit sur environ 45 km d'est en ouest. Cela, surtout, ne correspond en rien à la situation des régions montagneuses qui restent pauvres, qui demeurent, jusque vers 1920, reliées à la plaine par le seul mauvais chemin muletier.

J'ai vu arriver dans mon village la première automobile. C'est la route qui opéra ici la véritable révolution. Avec l'automobile, avec le camion, arrivèrent au village les étrangers, bien habillés, riches, éléments de comparaisons qui, toutes, nous étaient défavorables. Avec la route et le camion, arrivèrent au village les briques pour la construction du garage, les tuiles, le ciment, et l'on s'aperçut qu'une maison se construisait en quelques mois, et on la trouva plus belle, cette maison, que les chalets noirs, vétustes, exigus. Avec le camion arrivèrent les denrées de l'extérieur, par gros sacs, et nous avons vu s'ouvrir des magasins, des cafés, des restaurants. Tout allait tout à coup extrêmement vite; nous eûmes presque en même temps la route, le téléphone, l'électricité, la radio, la boulangerie - alors que chacun fabriquait son pain au four banal jusqu'ici -, la boucherie - alors que chacun bouchoyait pour son compte, en novembre, sur les premières neiges du jardin -, et des magasins de souliers, des merceries. Plus besoin de drap, plus besoin de chanvre; toutes les marchandises de la création se proposaient tout à coup aux montagnards. Il suffisait d'avoir de l'argent.

Mais justement, on n'avait pas d'argent. On vivait d'échanges primitifs; et maintenant, pour le pain, le sucre, les pâtes, les souliers, les chapeaux, les robes, pour payer le transport par camions, son propre transport par le car, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent. Où l'aurait-on pris, dans cette montagne, cet argent qui tout à coup faisait tant besoin? Cet argent, il fallait donc aller le gagner ailleurs.

Ainsi, la route, qui nous amenait avec la roue, beaucoup de facilités, la route qui allait, en somme, transformer nos maisons, nos costumes, nos coutumes, nos traditions, allait aussi nous inviter à partir. Plus que nous inviter: nous obliger à partir; En établissant notre existence sur un nouveau mode d'échanges, fondés sur l'argent, la route nous obligeait à aller chercher de l'argent hors de chez nous. Paradoxe du progrès qui en voulant améliorer nos conditions d'existence nous chasse de notre pays.

Ne nous chasse pas tous, à la vérité. La route, nous l'avons dit, amène chez nous des étrangers. Nous construisons des hôtels pour les loger. Quelques-uns d'entre nous vont trouver un gagne-pain dans cette industrie. Mais ces hôtels ne sont ouverts que pendant trois mois d'été. Et du reste, quelques employés suffisent et nous sommes disponibles par centaines.

La route nous chasse de chez nous parce qu'elle nous impose une existence plus onéreuse. Mais elle nous chasse aussi de chez nous parce qu'elle nous fait mesurer brusquement nos misères, tout au moins notre extrême pauvreté. Quand nous descendons en ville nous ressemblons un peu, nous les montagnards, à ces chevaliers français de Charles VIII qui, sortant de leurs sombres châteaux du moyen-âge, découvrent les merveilles de l'Italie renaissante. Nous sommes éblouis. Nous apercevons tout à coup les infirmités de notre état. Nous nous étonnons tout à coup d'avoir pu vivre comme nous avons vécu... Et beaucoup de ceux qui descendent le matin, par le car, ne remontent pas...

Ainsi commença un exode rural dont les proportions devinrent vite inquiétantes. Le recensement de 1950 prouva que 32 communes sur 170 voyaient fondre le chiffre de leur population, malgré un taux élevé de la natalité: 10,8 o/oo. Certains villages se vidèrent de leurs meilleurs éléments. Les vieux, non, ne songeaient guère à partir, mais la jeunesse fut littéralement prise de vertige devant les sollicitations d'en bas. Tant qu'elle allait collaborer à la mise en valeur de la plaine, on pouvait dire: tant mieux. Il y avait de la place pour des centaines de familles dans les espaces gagnés sur les marécages. Mais combien allaient se contenter d'une si relative migration? On ne quitte pas souvent la terre pour une autre terre dont les rendements du reste se font attendre. Ce qu'on veut c'est l'argent - tout de suite de l'argent. On le désire avec d'autant plus de véhémence qu'il a toujours paru plus rare et plus difficile à obtenir. Et l'argent, c'est la ville qui vous le propose, la ville scintillante de feux, prodigue de mirages.

Par centaines, par milliers, ils sont descendus de leurs villages, jusqu'à Sion, jusqu'à Lausanne, jusqu'à Genève qui devient bientôt, avec ses 12 mille Valaisans, la plus grande ville du Valais... Mais on laisse à penser combien de naufrages connaîtront ces navigations de matelots inexpérimentés sur les eaux du Lac de Genève! Pour quelques-uns qui réussissent grâce à leur énergie, à leur habitude des travaux les plus rudes, combien qui se perdent parce qu'ils avaient espéré le meilleur et qu'ils ne trouvent que déceptions!

Et je dis Genève. Mais jusqu'où ne vont-ils pas? De temps à autre, on voit revenir à flot une épave. L'assistance publique voit ses comptes s'enfler démesurément, signe de combien de tragédies?

La guerre, un instant, marque une pause. De nouveau, la terre retrouve sa valeur. A peine la guerre est-elle finie que la crise agricole condamne le paysan à l'inquiétude. Et l'exode reprend de plus belle. Des familles entières, comme aux temps des grandes migrations, s'en vont un jour vers l'aventure. Le plus souvent, on ne trouve à vendre que les parcelles les mieux situées car ceux qui restent sont eux-mêmes pris de découragement. Et d'ailleurs, l'argent manque pour acheter ce qui s'offre pourtant à bon compte. Autrefois, on avait très peu de numéraire mais personne ne lâchait ses propriétés. Il fallait que des catastrophes familiales interviennent pour que quelqu'un se résolût à se défaire, comme on disait, de ses prés et de ses champs. On cultivait jusqu'aux derniers recoins, en bordure des prés et de la

forêt; on gagnait deux toises de vigne ou de champ sur la rocaille ou la lande improductive. On faisait vraiment un peu de terre, en élevant un mur, en accumulant derrière un peu d'humus. On faisait la terre comme les défricheurs et maintenant on s'en défaisait. On voyait de nombreux champs retomber, incultes, à la prairie, d'assez vastes régions non fauchées quand la moindre poignée de foin, la plus maigre gerbe de seigle semblaient jadis une fortune. On s'en allait.

Il faut bien remarquer que le chiffre de la population valaisanne ne diminuait pas; au contraire, il n'a jamais cessé de croître, et l'essor de l'agriculture en plaine a été constant, ce qui limite considérablement le déficit réel de l'exode que j'évoque ici et qui a trait aux vallées éloignées d'un gagne-pain. Il faut aussi ajouter qu'en plaine s'étaient installées, dès le début du siècle, de grandes industries qui offraient à des milliers de paysans la possibilité de compléter leurs revenus agricoles par un revenu industriel. Les usines d'aluminium de Chippis, par exemple, établies près de Sierre en 1908 drainaient une importante main d'oeuvre très loin à la ronde. Des paysans descendaient à pied, autrefois, des hauts villages de la montagne pour gagner leurs journées à l'usine. Ils y travaillaient 12 heures, jusqu'en 1917, mais restaient jusqu'à six ou huit heures sur les chemins. La création des routes permit aux cars d'aller faire la cueillette de cette main d'oeuvre à domicile et l'on voit encore aujourd'hui, trois fois à l'aller, trois fois au retour, les lourds véhicules de transport déplacer chaque jour des milliers d'agriculteurs mi-ouvriers. Mais cette industrie, trop rare, ne pouvait pas absorber toute la main-d'oeuvre disponible. Il fut un temps, vers 1930, où entrer à l'usine était considéré par des milliers de paysans comme la seule planche de salut.

Ces ouvriers-paysans, bien que leur condition fût pénible, étaient privilégiés. A l'usine, ils gagnaient l'argent liquide indispensable. De la terre, ils continuaient à tirer une partie appréciable de leur alimentation. Un équilibre s'établissait donc dans leur existence et pour eux, l'arrivée de la route fut véritablement un bienfait.

Puis, en bien des vallées, favorisées par leur situation au pied de quelques cimes illustres, se développa d'une manière étonnante l'industrie hôtelière. Jadis, les alpinistes anglais étaient à peu près seuls à s'installer dans les hôtels de montagne dans la brève période qui favorise les ascensions. Maintenant, l'habitude des vacances était prise et des villes se vidaient, l'été, puis l'hiver, de la classe aisée qui cherche la solitude et le repos. L'extension de l'hôtellerie va donner du travail à des milliers de paysans, qui restent paysans tout en étant, pendant quatre ou cinq mois de l'année, portiers, ca- vistes, guides; et les jeunes filles sont serveuses, femmes de chambre, cuisinières. Tous ceux qui ont un revenu extra-agricole restent attachés à la terre parce que cette terre ils l'ont quand même dans le sang.

Puis, il y entre, à partir d'environ 1925, la construction, au fond de nos vallées, de barrages aux dimensions parfois fabuleuses. Eux aussi vont apporter à des milliers de nos paysans des ressources importantes. Pendant des années, telle région vit couler, à la place de la rivière dont on captait l'eau, un authentique Pactole. Plus question d'émigrer dans ces communes où chaque bras était requis pour l'édification de ces vastes murailles de béton, des routes qu'elles nécessitent d'abord, des téléphériques, pour le percement des tunnels d'amenée d'eau. Ainsi, çà et là, non seulement l'exode fut stoppé, mais on vit des villages renaître. L'argent que l'on gagnait à l'usine de la plaine, à l'hôtel ou au barrage, permettait de construire un chalet plus accueillant, d'améliorer les chemins, de planter des fraises, des abricotiers. L'exemple de la plaine gagnait la montagne et l'agriculture, hier si routinière dans les villages, s'améliorait. Les conditions d'existence étant moins dures, les jeunes ne parlaient plus de partir. Les communes elles-mêmes, percevant de fortes redevances, pouvant entreprendre des travaux importants, j'ai vu des hameaux aux maisons lézardées, aux volets clos, à la chapelle abandonnée, aux champs incultes, se rouvrir à la vie. Il y a maintenant de jolies maisons neuves, le long du chemin, une école sur la place, des magasins, un petit hôtel. Ils vivent, sont ressuscités. Matin de Pâques.

Mais on comprend bien que la construction du barrage n'est qu'une chance passagère. Que l'hôtellerie ne peut s'implanter qu'en des régions privilégiées. Que l'ouvrier de l'usine de plaine finit presque toujours par quitter la montagne pour ne plus avoir à perdre son temps sur les routes. S'il est vrai que nous vivons aujourd'hui une période de plein emploi de la main d'oeuvre, de réelles inquiétudes se justifient pour demain.

Aujourd'hui, les statistiques nous apprennent que les petites exploitations agricoles, loin de diminuer, augmentent en Valais. Je crois avoir fait comprendre les raisons de ce paradoxe. De 1939 à 1955, la Suisse a vu disparaître 33 mille de ces exploitations, mais la vallée du Rhône en gagnait 952.

Il est vrai qu'il s'agit exclusivement d'exploitations très modestes, de moins d'un hectare à trois hectares. On calcule que le revenu moyen de ces entreprises est de moins de 3000 francs. Il s'agit donc, de toute évidence, d'exploitations complémentaires, l'essentiel des ressources provenant d'un travail de nature non agricole.

Ainsi, la solution est trouvée: pour fixer le paysan à son petit domaine, en plaine comme en montagne, il faut le mettre dans la possibilité de trouver des ressources financières hors de son verger, de son champ et de sa vigne.

III. Le remède au déclin rural: l'organisation d'activités non agricoles

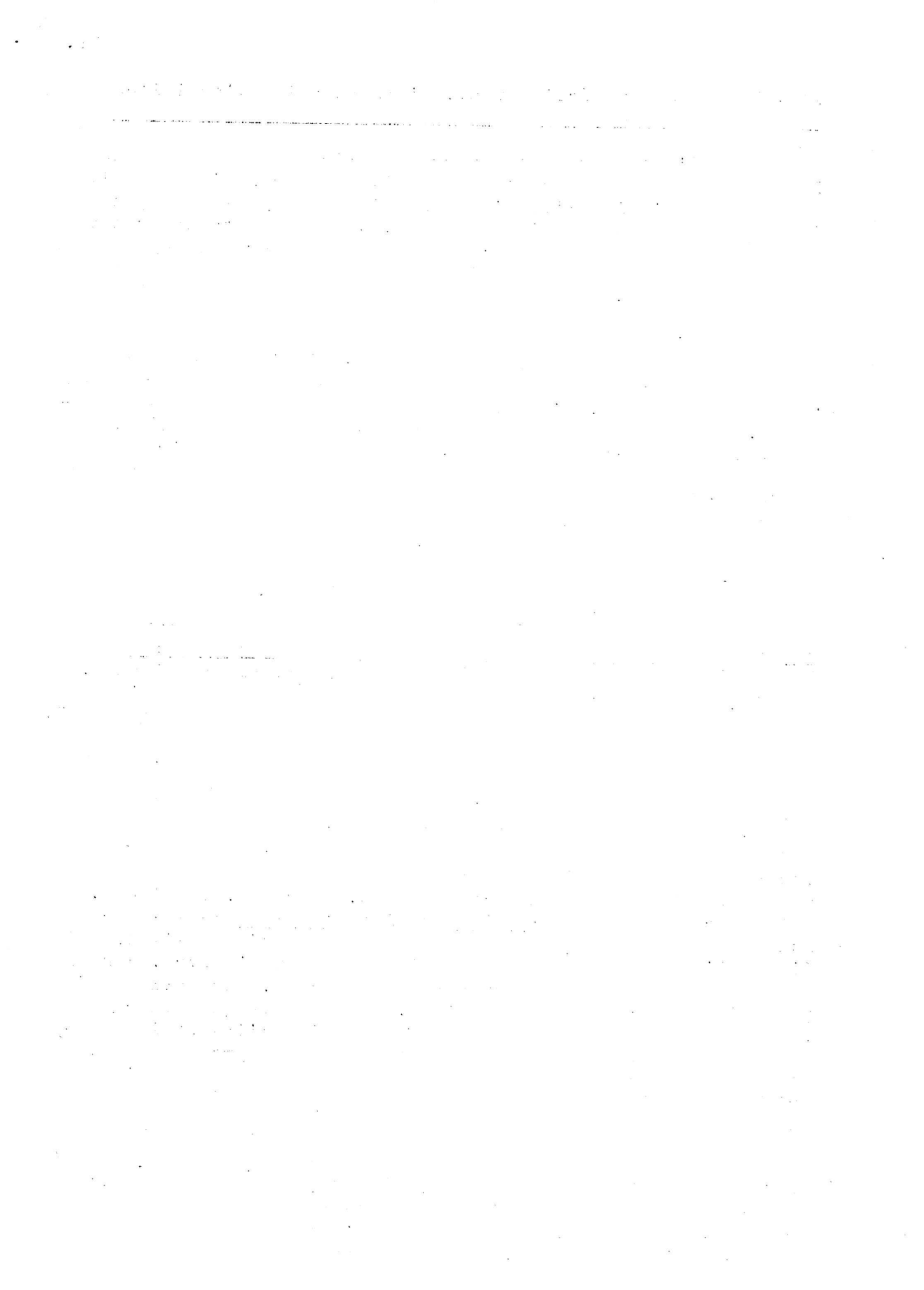
C'est sans doute la crise agricole des années 1947 et 1948 qui déclencha la contre-offensive des économistes et des magistrats. L'émigration s'accroissait à un rythme des plus inquiétants. La dépression paysanne, dans la montagne surtout, pouvait tourner au désastre. Il fallait trouver les moyens de stopper une hémorragie qui risquait de saigner à blanc des régions entières.

L'exemple prouvait que dans le voisinage des usines, les entreprises agricoles tenaient bon. Il s'agissait donc d'établir de nouvelles industries, de les décentraliser dans la mesure du possible, d'apporter ainsi, partout où l'argent manquait, des sources de revenus qui permettraient le relèvement du niveau de vie des habitants. Il est inutile de prêcher la fidélité à une terre quand cette terre laisse à peu près mourir de faim ceux qui la servent. L'exemple de la prospérité des régions industrielles est plus déterminant que le sermon du curé et le discours du magistrat, plus efficace que le récit larmoyant des romanciers sentimentaux.

C'est en 1951 qu'un jeune économiste, M. Henri Roh, lança, avec l'aide de magistrats du canton et des communes, la Société valaisanne de recherches économiques et sociales dont le but était "d'établir une économie à l'échelle de l'homme; de lutter contre l'exode rural; d'élever le niveau de vie des populations; de maintenir le plein emploi de la main d'oeuvre".

Naturellement, les débuts furent difficiles. Les banques se méfiaient, ayant essuyé quelques échecs; la population agricole elle-même n'aime pas ce qui la trouble dans ses habitudes qui sont souvent des routines; elle ne se sent aucune vocation dans un domaine qui n'est pas le sien. Le premier soin des novateurs fut dès lors d'entreprendre une campagne d'information par la presse, les conférences, la radio, le cinéma. Puis on constitua des commissions industrielles dans les communes qui étudièrent la création de zones vouées à l'industrie, firent l'inventaire des possibilités de main d'oeuvre, demandèrent aux communes des terrains et des locaux, des tarifs spéciaux pour l'électricité, le gaz, l'eau, des dégrèvements fiscaux et leur participation financière à la création d'industries nouvelles. Munis de ces renseignements et de ces promesses, M. Roh et ses collaborateurs purent se mettre à la recherche d'entreprises consentant à établir des filiales en Valais - ou à créer en Valais, de toutes pièces, des industries nouvelles.

Il fallait agir aussi sur le plan législatif. Une loi, votée à une très large majorité, en 1954, prévoit des subsides cantonaux allant de 10 à 30% pour la création de zones industrielles. Cette loi prévoit de même l'octroi de subsides pour des cours d'introduction, de réadaptation et de perfectionnement professionnel.



Enfin, pour parfaire le financement des entreprises moyennes, pour favoriser leur organisation, une Société de financement fut mise sur pied.

L'Etat du Valais, de son côté, depuis bien des années s'efforçait d'améliorer la formation professionnelle de la jeunesse. Alors que l'école, jusqu'ici, demeurait toute abstraite, soucieuse seulement d'une culture générale qui n'avait guère de prise sur les conditions pratiques de l'existence, elle va tendre désormais à préparer les enfants d'aujourd'hui à leur existence concrète de demain. Déjà, des écoles d'agriculture visaient à l'amélioration professionnelle des paysans et on leur doit sans doute en grande partie le merveilleux essor de l'agriculture de plaine. Mais il fallait viser à préparer des ouvriers qualifiés quand, jusqu'ici, le Valaisan qui quittait son champ ne savait employer que la pioche et la pelle. Ces manoeuvres étaient condamnés aux travaux les plus pénibles et les moins rétribués. Dans les grandes usines existantes, la main d'oeuvre spécialisée, les contremaîtres, venaient de l'extérieur, de la Suisse alémanique en particulier, ce qui n'allait pas sans créer des complications psychologiques inévitables. Avec la collaboration des Sociétés des arts et métiers, le Département de l'instruction publique créa des cours d'apprentis, organisa tout un enseignement professionnel qui commence enfin à porter ses fruits. D'autre part, un Comité d'organisation scientifique du travail vise à favoriser la formation de chefs d'entreprises qui "par la connaissance des méthodes d'organisation peuvent tirer de l'outillage, des machines, des installations, le rendement maximum...".

Mais produire est une chose, écouler les produits en est une autre. Pour faciliter la vente des produits fabriqués, on fonda une Société coopérative pour la vente et l'achat des produits industriels. Ainsi, tout le réseau de la vie économique semble-t-il animé par une pensée cohérente et agissante..

Tout cela est bien jeune pour que l'on puisse dès aujourd'hui tirer des conclusions définitives. Des rapports établis par la Société valaisanne de recherches économiques il ressort néanmoins que dès aujourd'hui la moitié de l'excédent des naissances - qui est de 2000 unités par an sur une population de 170.000 âmes - est assurée de trouver dans le pays même une occupation lucrative grâce au développement de l'industrie (article de M. Georges Simon, dans Propriété terrienne, No 118).

Aussi, pense-t-on que l'équilibre est maintenant établi. Alors qu'en 1910, un homme sur cinq trouvait du travail ailleurs que dans l'agriculture, un sur trois aujourd'hui trouve un emploi dans des industries locales. Mais ce n'est pas assez dire. Le développement de l'industrie appelle automatiquement le développement du commerce. L'aisance mène à l'étude et les enfants intelligents n'ont plus à choisir seulement entre une carrière ecclésiastique et un engagement au service étranger. Les carrières libérales sont largement ouvertes et les collèges classiques, techniques et les écoles de commerce regorgent d'élèves. Le tableau suivant, emprunté à un ouvrage de M. Roh, est révélateur à cet égard:

	Agriculture	industrie et métiers	autres professions
1888	75,8%	11,8%	12,4%
1910	60,9%	23,0%	16,1%
1941	51,9%	31,2%	19,3%
1950	39,5%	34,8%	23,3%
1956	37,5%	36,5%	26,0%

Ce qui reviendrait à dire que dans une famille théorique de 10 personnes, 5 travailleraient la terre, 3 gagneraient de l'argent dans l'industrie et l'artisanat et 2 auraient choisi des professions libérales. On sait bien que toutes les statistiques sont sujettes à caution. Les chiffres prouvent néanmoins ici de toute évidence qu'aujourd'hui Eschasseriaux ne pourrait plus écrire "que l'agriculture est le seul des arts que le Valais connaisse". Et c'est donc avec des chiffres à l'appui que l'on peut parler d'une réussite. La réussite est d'autant plus remarquable que le chiffre de la population a passé des 60.000 du début du XIXe siècle à plus de 170.000 aujourd'hui. Il a donc presque triplé. S'il est vrai que les Valaisans d'autrefois ne mangeaient pas toujours à leur faim, que feraient-ils aujourd'hui alors qu'ils sont trois fois plus nombreux? Il ne leur resterait que la voie hasardeuse de l'émigration.

Parmi les raisons de cette réussite, qui se traduit aujourd'hui par une cinquantaine d'industries nouvelles moyennes ou petites, un économiste belge, M. Simon, qui étudia sur place les réalisations que j'évoque, cite ceci:

- l'initiative locale
- la liberté d'action des cantons due au fédéralisme helvétique
- l'adoption d'une loi adaptée aux besoins régionaux
- la collaboration active des communes et des magistrats du canton.

Et il conclut: "La prospérité ne se sollicite pas, elle se conquiert".

Sans doute vous plairait-il de savoir maintenant de quelles natures sont ces industries nouvelles, au nombre d'une cinquantaine, implantées en Valais dans cette dernière décennie. Dans la liste qui en fut donnée récemment, je relève: Atelier mécanique, galvanisation et chromage, réparation de moteurs, décolletage bois aggloméré, fabrique de ciment, fonderie par injection, joints, produits pharmaceutiques, horlogerie, polissage, pierres fines, confiture, savon, constructions électro-techniques, biscuits, eaux minérales, jus de fruit, produits cosmétiques, fabrique de mèches, atelier de bobinage, métallisation, échelas en fer, carrières, plastique, quartz, vêtements, parapluies,

petits appareils, constructions électriques, etc. Mais rien, sans doute, ne saurait être moins éclairant que de jeter un coup d'oeil sur le développement de l'une de ces industries, sur sa marche actuelle, ses difficultés, et ses succès.

Nous prendrons l'exemple de la succursale de la Scintilla S.A. à Saint-Nicolas qui est un type parfait de transplantation industrielle et dont les conditions d'installation et de vie furent étudiées dans le détail par deux spécialistes, MM. Krapf et Kunz.

Un exemple: la succursale de Scintilla S.A. à Saint-Nicolas

Le village de Saint-Nicolas, dans la vallée de la Viège, sur le chemin de Zermatt, à un peu plus de 1100 m. d'altitude, est un village assez typique des vallées alpestres valaisannes. Il compte aujourd'hui 1600 habitants. L'activité de base de cette population, jusqu'à l'installation de l'industrie dont nous allons vous parler, était essentiellement l'agriculture. Terre très morcelée, petites exploitations, pauvreté. Ce sont les conditions mêmes que nous avons étudiées plus haut.

Cependant, le voisinage de Zermatt, le développement exceptionnel de cette station de tourisme a apporté aux villageois quelques possibilités de travail. On a même construit un hôtel dans le village. Mais l'hôtellerie a connu des crises. L'hôtel est fermé (c'est lui qui accueillera l'usine). Quelques ouvriers trouvent un emploi dans l'exploitation d'une carrière de dalles de quartzite. Ce n'est pas suffisant pour occuper une main d'oeuvre toujours plus abondante par suite d'une natalité réjouissante. L'exutoire c'est l'émigration, temporaire dans la plupart des cas, il est vrai. L'indigène va gagner de l'argent ailleurs pendant la bonne saison; il revient à la maison en hiver. On sait que c'est le régime de millions d'ouvriers italiens. Régime inhumain puisqu'il coupe de leur cadre naturel, sépare de leurs familles, les pères, les fils, les filles et abandonne les enfants à la seule autorité de la mère. A la longue, il est clair que l'émigration temporaire se transforme en migration définitive et massive.

Il faut dire qu'ici existe une voie de chemin de fer depuis 1891; elle a favorisé les départs. Si le chiffre de la population est néanmoins demeuré stable - l'accroissement est même léger: 46 âmes de 1930 à 1941 - c'est que les familles de huit et dix enfants sont la majorité. En fait, avant l'ouverture de la fabrique, ce chiffre de la population plafonnait autour de 1200. Il va passer tout à coup à 1600 en 1950. Que s'est-il produit?

La fabrique d'articles électriques Scintilla est installée à Solcure. Elle connaît, dans les premières années de l'après-guerre de grandes difficultés à recruter de la main d'oeuvre. Les concentrations industrielles sur le plateau suisse, le développement énorme de l'industrie horlogère dans le Jura drainent tous les ouvriers disponibles dans ces régions. Or, les

commandes affluent, du fait de la disparition, dans les pays étrangers, des grandes fabriques d'accessoires électriques pour automobiles. Il faut envisager la création d'une filiale dans une région où l'on disposerait d'une main d'oeuvre appropriée et suffisante. Le Valais entraît le premier en ligne de compte. Différentes localités furent prospectées. On choisit Saint-Nicolas.

Quels sont les critères d'un tel choix: les voies de communication et la présence stable d'ouvriers disponibles. Or, on trouvait ici à la fois la route et le chemin de fer et plusieurs centaines de jeunes hommes et de jeunes femmes qui ne demandaient qu'à travailler.

D'emblée, on ouvrit, en 1947, une usine de plus de 300 ouvriers. Ce chiffre décruît d'un tiers vers 1950, mais atteignait les 400 vers 1952. Il oscille depuis lors entre trois et quatre cents.

La première constatation faite par la direction de l'usine c'est que cette main d'oeuvre s'adapte très vite au travail qu'on lui confie. Après un stage de quelques mois dans la maison mère, les jeunes ouvrières, en particulier, firent preuve de qualités semblables à celles des ouvrières entraînées à leur occupation depuis des années. Il fut, au début, plus difficile de n'ier les hommes à la ponctualité et à la discipline.

Tout de suite, on s'occupa de former des apprentis, afin que les cadres mêmes de l'usine soient du pays.

Quant aux salaires, étant données les conditions de vie dans un village de montagne où chacun possède un peu de terre, il fut possible de les fixer à un niveau un peu inférieur à celui de la maison mère - ce qui compense les frais de transport de la matière première et des produits manufacturés.

Ainsi, la direction peut-elle affirmer que la transplantation n'est pas, quant aux frais, défavorable à l'entreprise générale.

Sans doute, les difficultés du début furent-elles néanmoins réelles. Tout était à créer. Après un temps de rôdage, les résultats s'affirmèrent pourtant nettement positifs. Aussi, est-on en train de développer les constructions afin de pouvoir occuper dans un proche avenir environ 500 ouvriers.

L'aspect économique de cette entreprise, l'accroissement énorme du chiffre de la population, nous l'avons déjà indiqué, en montre l'importance. En quelques années, le village passe de 12 à 1600 habitants; il est de 1800 en 1954. Cela n'est pas dû à l'accroissement du nombre des naissances dans chaque famille; il diminue au contraire, phénomène que l'on constate dans tous les pays à civilisation avancée; mais l'émigration a totalement disparu. Le nombre des ménages augmente à un rythme réjouissant. Il était de 262 en 1941, il est de 374 en 1950. Les jeunes gens n'ont plus peur de fonder un foyer. Parce qu'il y a du travail, et un travail bien payé, il y a de l'espérance.

Sans doute, le nombre des paysans à titre principal connaît une très forte régression. Il tombe de 348 à 160 entre 1910 et 1950. Mais, en fait, la majorité des ouvriers de l'usine s'occupent encore d'agriculture après leurs heures à la fabrique. Ce qui est essentiel, c'est que les pères de famille n'ont plus besoin d'aller chercher leur gagne-pain hors de chez eux. Ils étaient plus de 300 en 1943, par exemple, à s'exiler pendant la bonne saison. Aujourd'hui, la plupart sont employés à Scintilla. Ils demeurent ainsi fixés dans leur milieu naturel; les avantages moraux et matériels en sont évidents.

Les avantages matériels de l'implantation de Scintilla au village sont considérables. La caisse d'épargne marque une forte augmentation des dépôts. Le village affirme sa prospérité par un très grand nombre de constructions de chalets neufs. On en construit 11 dans l'année 1952/1953, 17 l'année suivante, ce qui est absolument remarquable si l'on songe qu'en temps normal la construction d'un chalet était chose rare - et il n'est pas question dans ces chiffres de la construction d'édifices purement agricoles. En tout, depuis l'installation de l'usine, c'est une soixantaine de maisons qui furent édifiées à Saint-Nicolas, sans que la dette hypothécaire soit proportionnellement élevée.

Il en résulte aussi une revalorisation du terrain à bâtir et des parcelles facilement exploitables. En revanche, on délaisse non sans raison les landes quasi-improductives.

La commune elle-même, bénéficiant d'une plus-value des impôts, peut entreprendre des réalisations qui hier eussent été impossibles. Elle construit un bâtiment d'école devisé à 770.000 francs. Des travaux d'adduction d'eau ont été menés à chef; ils ont coûté 250.000 francs. Le diguement des cours d'eau est envisagé.

Gagnant des salaires relativement élevés, l'ouvrier est devenu lui-même acheteur des produits de la terre. S'il continue à travailler son petit domaine, il ne se contente plus du pain noir de son champ, ni du lait de ses chèvres. Il achète le pain blanc, le beurre, la viande fraîche - quand il vivait de la seule viande salée et séchée. D'autre part, l'aisance de l'ouvrier de l'usine a donné une vigoureuse impulsion à l'artisanat. La construction des chalets utilise maçons, charpentiers, menuisiers, couvreurs, appareilleurs, électriciens, ferblantiers. De nombreux jeunes gens apprennent maintenant un métier.

Du point de vue sociologique, il convient d'insister encore sur l'amélioration de l'habitat; les progrès accomplis en matière d'hygiène sont remarquables. La salle de bain, inexistante jadis, s'implante peu à peu dans tous les appartements. Une alimentation plus variée renforce la santé de la population. On passe souvent de la cuisson sur l'âtre au potager électrique et de la lessive faite à la fontaine du village à la machine à laver.

Beaucoup n'auront connu ni le potager à bois, ni la chambre à lessive. On a sauté par-dessus les siècles allègrement. La scolarité a été portée de 6 à 8 mois pour les enfants des classes inférieures et la formation professionnelle fait des progrès réjouissants.

Tout cela est réel et doit être porté à l'actif du développement de l'industrie dans un village de montagne.

Sans doute, conviendrait-il de se demander, en terminant, si les habitants de Saint-Nicolas sont plus heureux aujourd'hui qu'ils ne l'étaient hier. On ne le sait que trop, les besoins croissent au fur et à mesure qu'augmentent les moyens de les satisfaire. L'aisance chasse la simplicité et le savetier de La Fontaine était sage de préférer ses chansons à l'argent. L'insatisfaction n'est pas un vice du pauvre. Le riche souffre davantage de ce qui lui manque qu'il ne jouit de ce qu'il possède.

Ici, il faut naturellement souhaiter que l'éducation de l'esprit et du coeur suive le rythme de l'accroissement des biens matériels. Mais ces problèmes, c'est aux éducateurs laïcs et ecclésiastiques à les résoudre. Pour l'heure, constatons seulement que la présence d'une fabrique au village aura contribué largement à fixer dans le cadre social et spirituel qui est le leur des centaines d'êtres humains.

Conclusion

Mais il est temps de conclure. L'accroissement de la population, dans un pays de montagne tel que le Valais, le faible rendement de son agriculture, le niveau très bas de l'existence entraînaient un exode rural aux proportions inquiétantes. Des villages haut placés se dépeuplaient si bien qu'on devait fermer les écoles et qu'on voyait arriver le jour où des régions entières retomberaient au taillis. La création d'industries dans ces régions menacées stoppe l'émigration, ramène même dans les maisons abandonnées ceux qui étaient partis chercher ailleurs une fortune moins aléatoire. Et voici que des foyers nouveaux se fondent, que des maisons neuves s'élèvent au bord des routes neuves, que des écoles nouvelles s'ouvrent, que la sève circule, que les géraniums se remettent à fleurir aux fenêtres. Voici qu'on regarde de nouveau vers l'avenir avec confiance et sérénité.

BIBLIOGRAPHIE

- Bertrand J.B. Notes sur le commerce, l'industrie et l'artisanat en Valais avant le XIX siècle (Annales valaisannes 1942)
- de Chastonay Oscar Panorama économique du Valais (conférence)
- Eschasseriaux J. Lettre sur le Valais, sur les moeurs de ses habitants (1806)
- Simon Georges Un remède au déclin rural ... (article de Propriété terrienne, octobre 1957)
- Krapf K. & Kunz B.R. Aide à la population alpine (60e supplément de la Vie Economique, Berne, 1955)
- Roh Henri Expériences touchant l'établissement d'entreprises industrielles dans les régions de montagne (Conférence dactylographiée, 1956)
- Roh Henri Comment créer du travail pour la population de nos montagnes? (Tirage à part du Bulletin du délégué aux possibilités de travail, No 2, 1952)
-

